

Zeitschrift: Édicateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande
Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande
Band: 69 (1933)

Anhang: Supplément au no 18 de L'éducateur : 30e fasc. feuille 2 : 24.06.1933 : Société pédagogique de la Suisse romande : bulletin bibliographique
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Société pédagogique de la Suisse romande.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE



WERNER BRANDT, ancien président de la Commission de Lectures,
† le 4 février 1933.

IN MEMORIAM

*Ami Brandt tu n'es plus dans le champ du rivage
Où quarante ans passés tu semas le bon grain,
En marge des sillons qui furent ton ouvrage
S'est ouverte la fleur du deuil et du chagrin,*

*Tu n'es plus dans le champ où tu mis le courage
Et la sincérité dont ton cœur fut empreint,
Mais comme en un subtil et lumineux mirage,
Nous t'y voyons encore à l'œuvre avec entrain.*

*C'est que ton souvenir est de ceux que n'effacent,
Ni le destin jaloux, ni le temps, quoi qu'ils fassent,
Pour ravir à notre âme un coin de son ciel bleu.*

*Aussi nous te sentons toujours là, toujours proche,
Alors que t'a placé l'Au-Delà fastueux
Au rang de ses élus sans peur et sans reproche.*

F. J

Ouvrages destinés aux enfants au-dessous de 10 ans.

1. **Benjamine à l'école.** — 2. **Benjamine au bord de la mer,** par Else Ury. Traduit de l'allemand par H.-G. Choppard. — Neuchâtel, Delachaux et Niestlé. 15×20,5 cm., 204 et 238 pages. 2 jolis volumes illustrés. Prix : chaque volume broché 4 fr.

Nous connaissons déjà l'amusant récit « Benjamine et ses poupées » (voir *B. b.*, septembre 1932, p. 17). — En voici deux nouveaux du même auteur :

1. Benjamine trouve bien dur de s'accoutumer au règlement et à la discipline de l'école. Mais elle finit par comprendre qu'en classe, comme à la maison, un enfant doit obéir et se soumettre sans réticence.

2. Un séjour prolongé au bord de la mer rendra à Benjamine la santé, sa bonne humeur et plus vif aussi son désir de toujours bien faire.

Nous recommandons particulièrement ces deux volumes. Les fillettes deviendront des amies de Benjamine, et, en grandissant avec elle, elles pourront la suivre car, à leur grande joie, elles en entendront encore parler. (« Benjamine et la guerre. ») G. A.

Ouvrages destinés aux enfants de 10 à 16 ans.

Le mystère des trois rubis, par Georges Toudouze. — Paris, Hachette (Bibl. Dimanche illustré). 12×18 cm., 188 pages. Prix : 3 fr. français.

Le glaive légendaire de Darius, roi des Perses, enrichi des rubis de l'enchanteresse Mélusine, est devenu le palladium d'une puissance occulte régnant depuis des siècles sur l'Orient. — Des cryptogrammes démontrent que l'arme symbolique appartient, par héritage, aux de Clèves, derniers descendants de Mélusine. Elle gît quelque part dans les îles de l'Archipel. C'est dans ces parages qu'il faut l'aller arracher aux mains des infidèles.

Voilà le scénario.

Les tableaux : L'île aux mystères. — Le caveau du désespoir. — L'heure du poison. — Les deux Françaises.

Sur le plateau : Mmes Françoise de Clèves, de l'Ecole des Chartes, grande vedette. — Francesca, jeune première maléfique. — Mme de Clèves, duègne, rôle effacé. — MM. Pierre Berryer, lieutenant de vaisseau, amoureux, jeune premier. — Jean-Marc de Clèves, père noble. — Le comte Paolo d'Umago, fanatique. — Joël, mousse. — Orkhan, chien danois (rôle obligé à cause des crocs).

Figuration : sacrifiants, tire-laine et coquins.

Drame à grand spectacle qui séduira les jeunes et... ceux qui ne le sont plus ! G. A.

Amaryllis. — Traduit du grec moderne par A. Couturier, par Georges Drosinis. — Paris, Delagrave. 12 × 19 cm., 246 pages. Illustrations de Lecoultré. Prix : 4 fr. 50 français.

Afin de se remettre des épreuves d'un récent doctorat, le jeune juriste Stéphane, mondain brillant et racé, fervent habitué des lieux où l'on s'amuse, consent non sans regret, à vivre deux semaines dans la propriété de son oncle isolée dans les montagnes et les forêts de la Grèce. Il y séjourne deux mois ! — De quels attraits s'est parée soudain l'âpre Thébaïde pour l'ensorceler à ce point ? Ce ne sont assurément ni les fourrés, ni les rochers qui l'ont charmé !... Il faut donc que quelque chose de plus vivant, de plus attrayant... qu'un événement imprévu lui soit arrivé ? — Lisez « Amaryllis » et vous aurez le mot de l'énigme.

« Aux champs », simples croquis villageois, terminent ce charmant volume de la Bibliothèque Juventa. G. A.

La pierre de touche, par Edouard de Keyser. — Paris, Hachette (Bibl. bleue). 12 × 18 ½ cm., 254 pages. Illustré. Prix : 9 fr. français.

Mlle Jacqueline Ferreux appartient à la haute société parisienne. Ruinée par un coup du sort, ayant une mère gravement malade à laquelle il faut des soins coûteux, elle n'hésite pas à travailler. Jacqueline a du cran ; elle est de la lignée qui ne plie ni ne se brise. — Directrice d'un « circuit » africain, elle pilote aux confins de l'Algérie une famille d'Américains parvenus, rustres qu'auréole l'insolence du dollar. Il n'est dédain, railleries, mépris qu'elle ne subisse en subalterne résolue et courageuse. Il y a de l'héroïsme à poursuivre malgré toutes les mortifications la tâche impossible. Mais l'adversité est la pierre de touche des caractères d'élite !

Enfermant jalousement en son âme de sensitive une passion sacrée, elle verra luire un jour, dans les dunes du sud-algérien, l'espoir d'un radieux avenir aux côtés de celui dont elle sauva la vie. G. A.

Un cancre (Collection Primevère), par L. Delarue-Mardrus. — Paris, Bourrellier-Chimènes. In-12, 221 pages. Prix : 5 fr. français.

Il va de soi que ce cancre est un bon garçon. Cependant, rassurez-vous : il ne fera pas école, car il ne triomphe pas de ses parents ni de ses maîtres, il ne devient pas un puissant brasseur d'affaires, ni un député de son département. Il reste ce qu'il était : un naturel contemplatif et lent, étranger à la spéculation, sans goût pour l'action, hésitant devant ce que le bonheur lui-même comporte de vouloir, tout résigné d'avance à son sort.

Aux objurgations de ses parents que ses échecs répétés déroutent, il a opposé un obstiné : « Je serai paysan », avec une ignorance enfantine des réalités. Son oncle et tuteur en décide. Il est retiré du lycée et confié à un fermier en qualité de goujard-petit valet. La vie lui est rude, parfois rebutante, mais il la préfère aux impossibles études ; car il aime la nature et sait en jouir, seule mais sublime compensation. Un hasard aussi bienveillant que romanesque lui vaut un chétif domaine. Il y mène une existence de solitaire qui, pour charmer ses heures lentes compose de sincères poèmes à la Pierre Dupont, car il n'est ni un « paysan », ni un « monsieur ». Un style rapide et vif, de l'humour, du pittoresque, un sage bon sens tempèrent la mélancolie de cette adolescence déclassée. L. P.

L'herbe d'amour, par Raymond Escholier. — Paris, Albin Michel.
In-12, 283 pages. Prix : 15 fr. français.

Moins près de la perfection littéraire que « Dansons la Trompeuse », l'« Herbe d'amour » a tant de fraîcheur et de rustique poésie qu'on en oublie le procédé trop connu des « petits cahiers couverts d'une écriture appliquée et timide », exhumés d'une soupente. Cette humble Migou, que gâte une sage grand'mère, petite graine perdue, sans histoire, dont l'âme tendre et douce s'imprègne de lyrisme comme l'herbe de rosée, voit tout, entend tout, sent tout ce qui fait la vie du domaine de Mazerolles. Elle s'empare des émotions de chacun. Echo vibrant, elle les répète avec un tremblement d'admiration, de ferveur, de crainte ou d'angoisse, ne demandant rien pour elle-même. C'est elle, l'herbe folle aux cœurs tremblants... Mieux qu'elle on ne saurait évoquer la ferme qui abrite les trois ménages de métayers, ou la maison des maîtres, ni souligner le cachet particulier de tous ceux qui y vaquent. Pourtant l'âme de cette petite solitaire de quinze ans est un pur miroir où se reflètent mieux encore les élans de l'âme que les traits du visage, les couleurs et les parfums changeants des saisons que leurs rudes travaux, les beaux rêves romanesques que leur naufrage.

Lecture grave et joyeuse, sévère et douce, heureuse et saine, où les jeunes comme les vieux trouvent leur compte.

L. P.

Anne, ma sœur Anne (Bibliothèque de ma fille), par André Bruyère.
— Paris, Gautier-Languereau. In-12, 285 pages. Prix : 8 fr. 50.

Intelligente, forte, mais hautaine, Anne d'Arvis fait fausse route. Attirée vers un ami d'enfance par un sentiment plus doux, elle se rebelle par fierté, par esprit d'indépendance et se pose en dépréciatrice, puis en ennemie du mariage. Quand sa sœur Catherine, oiseau capricieux et tête sans cervelle, se marie, elle en augure des désastres. Elle triomphe aux premières difficultés qui éclatent entre les jeunes époux. Elle s'ingère dans leurs querelles et, devenue chef de famille à la mort de leur père, sous prétexte d'aide et de protection, elle pousse à la rupture. Cependant, la réflexion naît, le discernement s'impose ; les sentiments profonds dominent peu à peu une irritation tout extérieure, et la jeune révoltée comprend ses torts : elle regrette son bonheur saccagé et se retourne contre sa mauvaise conseillère. C'est par les paroles de pardon, de soumission que prononce la cadette qu'elle se laisse guider. Elle aussi, d'ailleurs, la chétive Elisabeth, elle va s'affranchir de l'exigeante tutelle de l'ainée : elle épousera François Basselin, le frère de Bertrand, qu'Anne a rebuté. Toutes deux, elles quittent la maison familiale où Anne, abandonnée, mesure l'étendue de son erreur. Elle l'expie en travaillant à la réconciliation du ménage désuni par sa faute et quand Bertrand revient, elle sait où est le bonheur. Trois caractères de jeunes filles bien modelés, pas d'intrigue mais des événements logiquement amenés, un style sans éclat, ni recherche apparente, mais transparent... C'est dire que le livre plaira.

L. P.

Ouvrages destinés à l'adolescence et aux Bibliothèques populaires.

A. Genre narratif.

La femme qui travaille, par Binet-Valmer. — Paris, E. Flammarion.
In-8°, 284 pages. Prix : 12 fr. français.

La femme « qui travaille », nous la connaissons. Ce n'est plus une nouveauté. Aussi nous attendions-nous à plus de profondeur et de richesse de vie sous telle enseigne. Dramatiser les dangers de l'accession des femmes aux carrières qui étaient l'apanage des hommes, est aussi facile que de peindre les ridicules de celles qui languissaient à l'ombre du foyer en attendant le mariage. Seulement, c'est banal aujourd'hui... et la généralisation devient d'autant plus dangereuse. Encore ne faudrait-il pas s'égarer dans son analyse. Parce que les jeunes Royères, — ingénieur journaliste, — parce que M^{me} Levraux, — capitaine d'industrie, — échouent dans leur vie privée, — sans qu'elle soit d'ailleurs directement en conflit avec leur gagne-pain, — il ne s'ensuit encore pas une condamnation. Ce n'est pas parce qu'elles travaillent que le côté passionnel que l'auteur veut défendre est en souffrance, mais bien plutôt parce qu'elles ont telles dispositions, tel caractère et qu'elles commettent telles erreurs sentimentales que M^{me} Bovary a commises longtemps avant elles.

Ce roman, qui se lit bien, grâce à un style rapide, adroit, averti, laisse un relent d'insuffisance qui mécontente.

L. P.

Oublie ton amour, par Odette Valence. — Paris, E. Flammarion.
In-16, 247 pages. Prix : 12 fr. français.

Odette Valence est l'auteur de « Mon ami Pierre Loti ». C'est un roman bien triste qu'elle nous donne aujourd'hui. Roman poignant parce qu'on le sent vrai, sinon dans son affabulation, du moins dans l'état d'âme qu'il trahit. Si l'auteur s'était proposé d'écrire un réquisitoire contre l'émancipation intellectuelle de la femme, elle n'aurait pu trouver d'arguments plus cruels. Renée Priès, que nous voyons partir universitaire de vingt ans, « lèvres fraîches et, dans les yeux bruns, toute la douceur pensive des lettres », pour la conquête précaire du gagne-pain, est une tragique figure de femme moderne. De faillite en faillite sentimentale, nous la voyons accorder son affection au veule Boris, exploiteur de vieille coquette et assassin ; puis devant la chute du drôle, se reprendre et rejeter cet amour qui n'avait jamais poussé de solides racines dans son cœur... Rejeter tout l'amour à jamais, puisqu'elle devient grand « homme d'affaires » et arrivera trop tard pour jeter l'aumône d'un regard et d'un pardon au fiancé qu'on embarque pour l'île de Ré. Qu'on trouve de mérite à Paul et Virginie, après cela !

L. H.

Mademoiselle de Sérances, par Louis Noël. — Paris, E. Flammarion.
(Collection « Bons Romans ».) In-16, 213 pages. Prix : 2 fr. 75 français.

Ce roman, d'une collection de tout repos est agréable à lire et, sous sa forme simple et dépourvue de prétentions à la morale prêchante, optimiste et réconfortant. L'héroïne se meut dans un monde qui n'est évidemment pas celui de nos jeunes amies de la Suisse

démocratique. Peu d'entre elles auront à défendre contre les convoitises de manants mal dégrasés un château, un parc de centaines d'hectares, des meutes de chasse et des écuries. Mais dans de plus modestes proportions, chacune peut se trouver dans la situation de combattre pour sauvegarder l'héritage familial avec tout ce qu'il comporte de précieux souvenirs. M^{lle} de Sérances les encouragera le plus gentiment du monde à y employer toute leur intelligence et leur énergie.

L. H.

Les Gardiens, par Jean de la Brète. — Paris, Plon. In-16, 256 pages. Prix : 12 fr. français.

Jean de la Brète, qui ne se met pas toujours en grands frais de psychologie pour écrire ses romans, en a usé dans celui-ci pour tenter de démontrer qu'il peut se trouver des gardiens d'une âme et d'une vie en danger de sombrer pour la plus malencontreuse des raisons. Et l'on ne sait s'il faut plaindre ou blâmer l'héroïne de cette histoire tissée de conflits. Elle a épousé un jeune homme qui ne manque ni d'intelligence, ni d'esprit ; mais, après d'excellentes études, après son entrée à Saint-Cyr, il a, malheureusement pour lui, hérité d'une fortune assez considérable et, en sortant de la grande École, renoncé à sa carrière. Par vanité sans doute, elle l'a préféré à un jeune magistrat plein d'avenir qui l'aimait et l'eût rendue heureuse certainement. Après moins de trois ans, elle a conscience de son erreur, trouve son mari insupportable, parce que sans mérite, et veut plaider en divorce, alléguant l'incompatibilité d'humeur. Astucieuse à certain point, elle implore pour cela les bons offices du prétendant éconduit qui, bravement, lui persuade que son devoir est de continuer la vie qu'elle s'est choisie dans la plénitude de ses sentiments. Roman tout à fait moral et très recommandable.

F. J.

Faiblesse, par H. Ardel. — Paris, Plon. In-16, 255 pages. Prix : 12 fr. français.

Un vrai mariage d'amour avait uni Roseline, fille du général de Bryonne et Hubert de Morgane, fils d'un gentilhomme breton, transplanté en Corse parce que sa femme était de là et y avait hérité d'un beau domaine. Mais élevé à Paris, Hubert y avait fait ses études, s'était épris d'une grande passion pour Roseline et avait demandé sa main. Il pense s'être fait une belle situation dans une compagnie de construction d'automobiles. L'avenir sourit aux deux époux ; les vacances leur apportent des jouissances de toutes sortes. Hélas ! pendant une quinzaine d'hiver consacrée à Saint-Moritz, Hubert tombe victime d'une avalanche au cours d'une excursion audacieuse en montagne. Roseline reste désespérée : bientôt son chargé d'affaires lui apprend que les actions de la Compagnie Ruby-Armington seront à peu près de nulle valeur pour elle. Que faire ? Elle ne voit d'autre alternative que de renvoyer ses domestiques, vendre son auto, puis, jour après jour, quelque pièce de son mobilier ; puis ce sera le dénuement. Une ancienne amie de lycée s'offre à lui procurer des leçons ; Roseline ne se sent pas le courage d'en donner. Elle pourrait devenir la dame de compagnie de la baronne de Ravalles ; elle s'y refuse devant l'horreur de devenir dépendante. Elle succombe tragiquement, assistée par Renato, le frère d'Hubert, accouru trop tard pour la sauver. Un livre dont la lecture passionnante peut se faire en famille.

F. J.

La Revenante, par H. Bordeaux. — Paris, Plon. In-16, 256 pages.
Prix : 15 fr. français.

Ce roman est la suite de « Murder-Party » ou « Celle qui n'était pas invitée ». Le lecteur se souvient que dans une charade jouée au château de Crévin, près de Genève, l'on a découvert le corps d'une « star » Clarisse Vilver et l'on a conclu à un suicide. Or, Clarisse a été frappée d'un coup de feu par Isabelle de Foix, fille du maître de la maison, crime commis par jalousie et aussi par dégoût. Personne ne sait la vérité, hors son père qui lui a pardonné ; mais, torturée par sa conscience, mystique et chrétienne, elle veut expier pour obtenir aussi le pardon de Dieu. Admise comme infirmière au Maroc, elle est implacable envers soi-même et s'impose une exigence qui étonne chacun. Aussi attire-t-elle la sympathie, puis l'affection et enfin l'amour d'un officier, Jean de Brèdes. Elle se laisserait sans doute prendre au charme du jeune homme, si elle n'avait toujours devant elle la vision de sa tâche d'expiation. Une circonstance imprévue met fin à toute hésitation : c'est la réapparition de la morte sur l'écran et qui se présente vivante aux yeux de la jeune femme qui l'a tuée. C'en est plus qu'elle ne peut supporter ; l'horreur de son crime l'étreignant de nouveau, elle fuit Jean de Brèdes en ne lui laissant qu'une vague promesse de retour. Le pathétique de ce roman passionnera tous les lecteurs : les adolescents peuvent fort bien être compris dans le nombre.

F. J.

B. Biographies et histoire.

La Comtesse de Noailles, par Jean Larnac. — Paris, Editions du Sagittaire (Les Documentaires). In-16, 259 pages. Prix : 15 fr. français.

Modestement ou non, M. J. Larnac nous présente ainsi son beau livre dans une lettre préface : « Ce n'est pas une thèse doctorale, gonflée de notes, nourrie de dates, que je vous offre, mais un essai qui aidera les docteurs de l'avenir à préparer leur grand ouvrage ». Les simples mortels, plus nombreux, qui n'ont que l'ambition de s'intéresser à notre littérature contemporaine, y trouveront pour leur plaisir une œuvre fortement documentée sur la vie et les écrits de la princesse de lettres que vient d'emporter la mort dont elle a tant parlé. De très belles pages sur la bizarre enfance passée à Amphion, près d'Evian, sur l'adolescente qui, à Paris, ne reçoit pas d'instruction supérieure, mais lit beaucoup, écrit et joue du piano. Quelques détails intéressants sur le mariage avec le comte Mathieu de Noailles ; mais, — fâcheusement pour nous, curieux, — aucune indiscretion sur la rupture non plus que sur les amis les plus intimes, dont Barrès. Impartial et abondant, l'auteur analyse en littérateur entendu l'œuvre poétique et les romans de la comtesse et conclut par ces mots : « Tous les jeunes gens continueront d'aller vers elle quand, las d'écouter les gens raisonnables, ils s'abandonneront à leur ivresse et chercheront à aimer ».

F. J.

Elisabeth, impératrice d'Autriche, par Karl Tschuppik, traduction de Gabrielle Godet. — Paris, Plon. In-16, 241 pages, 8 gravures hors-texte. Prix : 15 fr. français.

Il existait peu de relations de quelque envergure sur la vie de la noble personne que l'on a nommée assez communément l'« Impéra-

trice errante ». Ses contemporains et ses sujets en particulier semblent avoir voulu intentionnellement ne pas approfondir la raison pour laquelle elle ne vivait pas à Vienne, aux côtés de l'empereur. Dans leur littérature, la vérité et la fantaisie se confondent en sorte qu'Elisabeth apparaît tantôt comme une déesse, tantôt comme une femme excentrique qui rendit plus graves les peines de l'empereur. Dans ce livre excellent, l'auteur, historien de François-Joseph, s'efforce de soulever le voile de cette existence mal connue pour dépouiller l'héroïne des légendes, qui en faisaient un personnage mystérieux et la remettre à l'histoire. Il nous la montre, mariée à 16 ans et ne pouvant concilier son caractère indépendant et son amour de la liberté avec l'étiquette trop rigide de la cour des Habsbourg. Sans bruit, elle quitta Vienne où elle ne devait revenir que dans certaines occasions où elle supposait sa présence indispensable. Ainsi presque toute sa vie se passa en voyages à l'étranger. Après la mort tragique de son fils, elle fuit au possible les regards du monde. En compagnie de son amie, la comtesse Sztaraz, elle cherche l'oubli de ses malheurs et la paix notamment dans les stations des bords du Léman, jusqu'au jour où elle tombe, à Genève, sous le coup de poignard de l'anarchiste Luccheni (10 septembre 1898).

F. J.

Aristide Briand, par Victor Margueritte. — Paris, E. Flammarion.
In-16, 352 pages. Prix : 12 fr. français.

Cette biographie, solide et fortement documentée, offrait, il y a quelques mois, un intérêt certain. Depuis la mort de Briand, sa valeur s'est accrue encore. La formation du grand pacifiste, son évolution progressive à travers les événements politiques y sont suivies avec une sympathie et une compréhension communicatives. L'enfant, l'étudiant, l'homme d'Etat et l'homme tout court, l'orateur, l'apôtre se développent en une ligne aux fluctuations nombreuses qui n'en rompent cependant pas la continuité. On peut approuver ou désapprouver les vues personnelles de V. Margueritte, contester ses interprétations, la figure de Briand n'en ressort pas moins en plein relief. Leçon pour hier, exemple pour demain, pour conclure comme l'auteur.

L. H.

Intimités littéraires, par André Billy. — Paris, Ernest Flammarion.
In-16, 246 pages. Prix : 12 fr. français.

Il est maints lecteurs à qui ne suffit pas de connaître un auteur par ses œuvres, d'entrer en contact avec lui par ce qu'il livre de lui-même, de sa pensée et de sa manière de sentir. Il leur faut savoir sa physionomie dans la vie réelle, son attitude devant les faits quotidiens, comment il se vêt et comment il se meuble, la coupe de sa barbe et de son veston, le plus tangible en apparence de sa personnalité, le plus fictif, en réalité ; car c'est derrière ce décor factice qu'il faut chercher l'homme dans sa vérité. Le goût de ces révélations admis, on trouve avec André Billy le plus grand plaisir à pénétrer dans l'intimité d'écrivains auxquels il accorde une sympathie qu'il nous fait partager par la sincérité : Mauriac, Maurois, Dorgelès, Carco, Paul Morand, Giraudoux, les Tharaud, Colette, Gérard d'Houville, Duhamel et tant d'autres. Le choix en est nombreux et l'éclectisme louable.

L. H.